

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 4

Artikel: Le dernier jour d'un condamné
Autor: Delafontaine, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191501>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Comment faire pour communiquer avec Bordeaux ? pensa M. Tirard.

D'un commun accord, le conseil des ministres décida d'envoyer une estafette dans la Gironde.

Et voilà pourquoi le gouvernement a été si long à nommer un nouveau directeur des postes et télégraphes. »

Un dresseur de chevaux.

Il vient de mourir à Paris un écuyer très connu, M. Loyal, sur la pratique duquel le *Petit Parisien* donne les détails suivants, qui intéresseront sans doute de nombreux amateurs de chevaux :

« Il manquera aux habitués des spectacles équestres, ce M. Loyal, qu'on était si bien accoutumé à voir, avec son large col rabattu, sa moustache toujours noire et son long fouet à la main.

En a-t-il « présenté » des chevaux, dans sa vie, ce pauvre M. Loyal. En trente-cinq ans combien de braves bêtes, bien stylées, ont passé sous sa cravache, exécutant les exercices traditionnels, se dressant sur leurs sabots, changeant de pied, tournant sur elles-mêmes, se montrant dignes du harnachement coquet qu'elles portaient ! M. Loyal, c'était l'apôtre, le théoricien, voire le philosophe du dressage des chevaux ! Quand il parlait sur ce thème, il devenait éloquent. C'est que c'était tout son idéal, toute son existence, sa grande préoccupation. En fait, un homme qui n'avait pas dressé une douzaine de chevaux n'était, pour lui, qu'un bien mince personnage !

Il avait eu pour élèves tous ceux qui, dans les divers cirques, se consacrent à cette « spécialité » importante. Dans ce domaine, il était reconnu comme un maître par tous les écuyers. Au reste, il ne faisait pas mystère de ses procédés, et, tout récemment encore, il avait rédigé des notes sur ce sujet, qu'il avait communiquées à un fervent amateur des jeux du Cirque, M. Hugues Le Roux.

En somme, son système était assez simple.

Il est assez curieux de dire que M. Loyal, qui vécut toute sa vie avec des chevaux, n'avait pas la bonne opinion qu'il semblerait qu'il dût avoir de ces animaux.

Il déclarait, au contraire, que le cheval est fort borné. Il ne lui reconnaissait qu'une seule faculté, la mémoire. Partant de là, il fallait l'obliger aux exercices avec le caveçon et le fouet ; puis, quand on les lui avait logés dans la cervelle, le cravacher à la moindre résistance et lui donner des carottes en cas d'obéissance.

La cravache et la carotte, c'est la clef de toute la méthode des dresseurs.

Mais il y a un âge auquel il faut prendre le cheval pour l'éduquer, pour en

faire un animal savant, capable de recueillir des applaudissements du public, comme un artiste en vedette ; il faut qu'il ne soit ni trop jeune ni trop vieux : le bon âge, c'est cinq ans.

Sait-on quelle « progression », comme dit la théorie militaire, on suit pour façonner la bête ?

Si le désir vous prend jamais de vous livrer à cet art du dressage, — eh ! on sait qu'il y a des cirques privés, aujourd'hui, comme il y avait jadis des théâtres de société, — écoutez les conseils laissés par M. Loyal !

On commence par habituer le cheval à la piste, à le faire régulièrement tourner. C'est l'A B C du dressage. Puis, on lui apprend à s'arrêter brusquement, sur un signal. Le dresseur fait tout à coup claquer la chambrière devant les naseaux de son « élève ».

Pendant toutes les premières « séances », le cheval a le caveçon, — c'est, comme on sait, un demi-cercle de fer, armé d'une pointe aigüe, que l'on place sur le nez de l'animal, — et le dresseur tient une longe qui est passée dans ce caveçon.

Pour faire sauter le cheval, on l'encourage de la voix et du geste. Résiste-t-il ? un aide, dissimulé, lui applique un fort coup de cravache. Le dresseur, aussitôt qu'il a franchi l'obstacle, le régale de carottes.

Dans l'origine, à ce qu'on voit, ces prouesses de la bête ne sont pas du tout désintéressées. Le sentiment de la vanité est inconnu au cheval. Si, selon le mot célèbre, c'est par les diners qu'on gouverne les hommes, c'est par des carottes que l'on obtient l'obéissance des chevaux.

Le plus difficile, c'est de faire agnouiller le cheval. Nous ne savons si c'est par fierté qu'il répugne à cette position. Il est, en tout cas, certain qu'elle lui paraît fort désagréable.

On recourt à la surprise. On attache aux pattes de devant un bracelet au-dessus de chaque sabot, une corde y est fixée, dont le dresseur tient l'extrémité. On appelle subitement l'attention du cheval et une secousse lui fait perdre l'aplomb. Ici encore, comme toujours, repaît l'éternelle carotte.

Le pauvre cheval doit payer de nombreux coups de fouet son apprentissage du « changement de pied », avant d'avoir compris ce qu'on exige de lui par les ruptures d'allures auxquelles on le contraint.

En somme, il a bien acquis, par les fatigues des répétitions, les bravos dont on le récompense. Mais y est-il bien sensible ? Il ne faudrait peut-être pas attribuer sa docilité à de trop nobles motifs !

L'« élève » préféré de M. Loyal avait été la jument *Tulipe*, qui eut son heure de célébrité. Mais elle est aujourd'hui comme certaines « étoiles » du théâtre, qui, après des succès éclatants, sont retombées dans l'obscurité. Elle a actuellement vingt-deux ans, et elle jouit d'une retraite bien gagnée, ayant à présent des carottes à discrétion sans être obligée de les mériter. M. Loyal n'avait jamais voulu se défaire d'elle : il prétendait le plus sérieusement du monde qu'elle enseignait les traditions du Cirque aux nouveaux chevaux que l'on faisait travailler. »

Le dernier jour d'un condamné.

Allons ! tout est prêt pour le sacrifice ! Ils m'ont tiré du bouge infect où je croupis depuis si longtemps, et là-bas, au fond de la cour, dans la pâleur livide du jour qui commence, — et qui, hélas ! sera le dernier, — je distingue vaguement les apprêts du supplice : l'échafaud, — une mauvaise machine, encore rouge de son dernier crime, — des cordes, une corbeille, que sais-je encore ?

A ce spectacle, mon sang se fige dans mes veines. Et puis, ils sont là quatre ou cinq bourreaux, — en faut-il tant pour venir à bout de moi ?... Et cette horrible vieille qui ricane en me regardant ! elle brandit je ne sais quel instrument dans ses mains tremblantes ; va-t-elle aussi s'aider à la sanglante besogne ? Pauvre folle ! tu ne dois pas avoir à vivre encore longtemps. La pitié sied aux vieillards, et pourtant, dans tes yeux ternes, je vois comme un éclair de joie féroce !... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour que ma vie leur coûte si peu !...

Au moment de mourir, les souvenirs de ma vie, pourtant si courte, — car je suis jeune encore, — se pressent dans mon cerveau qui s'obscurcit... J'étais heureux ; on m'avait donné un compagnon de mon âge, avec lequel nous gambadions joyeusement, sans souci du lendemain, ne pensant qu'à courir, dormir ou manger. Oh, manger surtout ! insouciant que j'étais !... Mon maître nous nourrissait fort bien et, jeunes comme nous l'étions alors, nous prenions pour de la sollicitude, ce qui, chez lui, n'était que de l'intérêt... Hélas ! c'est la gloutonnerie qui nous a perdus !

Ce pauvre compagnon ! il m'a précédé de quelques jours dans l'éternité ! Lui, si gai, si enjoué, il était devenu tout d'un coup taciturne et grognon, ce que j'attribuais à un embonpoint précoce qui alourdissait peu à peu ses facultés. Lui qui partageait joyeusement avec moi les copieux repas que l'on nous servait, en était venu à se dégoûter de tout. Bref ! un jour il ne mangea plus ; je crois qu'il sentait sa fin prochaine.

En effet, le lendemain, notre maître vint nous voir ; il examina attentive-

ment mon pauvre ami, le soupesa, le jaugea et enfin se retira en disant à part lui : « Je crois qu'il pèse bien trois cent cinquante ! C'est le moment !... »

C'était un arrêt de mort.

Oh ! ce jour, je le vois encore, quand, par une fente de ma prison, je vis mon pauvre compagnon se débattant, au milieu de hurlements sauvages, entre les mains de ses bourreaux, les mêmes hélas ! qui me tiennent en ce moment...

Ils l'ont assassiné là, à la même place, sur ce même échafaud ! Et je vis, ô infamie, la même horrible vieille qui recueillait son sang, en le fouettant rageusement dans un baquet sanglant !...

A ce moment, je faillis mourir de peur !... Ah ! que ne suis-je mort ce jour-là, j'aurais évité l'affreux supplice qui m'attend !

Oh ! si je pouvais fuir !... Je m'élance du côté d'une porte laissée ouverte... Dérision ! Dix mains m'empoignent violemment ; l'un me tire par la queue, un autre par les oreilles... Je hurle ! espérant que mes cris désarmeront mes bourreaux ! mais non, ils rient, les barbares ! —

Allons ! les voilà qui m'attachent, qui me bousculent. Tout devient confus autour de moi !... Je me défends avec la rage du désespoir ; c'est fini ! il faut mourir !... Ah ! l'affreuse blessure qu'ils me font au côté ! Mon sang coule, et avec lui ma vie s'en va à flots !... Et j'entends dans mon agonie l'affreuse vieille qui dit à son mari : « François, il y a longtemps que nous n'avons tué un aussi beau cochon ! Il pèsera bien quatre cents !... Oh ! les assassins !... les assassins !... les ass.... »

St-Maurice, janvier 1890.

HENRI DELAFONTAINE.

Lo menistrè et lo marchand dè bou.

On menistrè qu'avai fauta dè bou, avai demandà à n'on pàysan qu'ein fasai on pou lo comerce dè lai ein amenà on moulo. Stu pàysan, que n'allavè pas soveint ào prédzo, lai aminè cauquies dzo après lo bou, qu'étai dào fào ; et po dào bio bou, c'étai ma fài dào bio bou, quasu tot dào bou dè fonda, et bin set, que lo menistrè étai adrai conteint. Mâ quand l'uront détserdzi et que faillu raglià compto, lo menistrè tsandzâ d'idée et fe on pou la potta, kâ lo pàysan lai ein fe on prix, ma fài on pou salâ, que lo menistrè ne sè sarâ jamé atteinu dè pàyi asse tchai què cein. L'eut bio essiyl dè marchandâ, rein ne fe ; lo pàysan étai on cottu que preteindâi que c'étai dza po arreindzi lo menistrè que lo laissivè à cé prix et ne volla pas rabattrè pi cinq centimes.

Enfin, après s'être tsepottâ on moimeint, lo menistrè sè peinsâ qu'ein qualità dè menistrè, faillâi bastâ po avai la

pé, et comptâ ào pàysan lè picès dè 5 francs su la trabilia ein lai faseint :

— Eh bin, po ein fini, Dâvi, vouâique voutre n'ardzeint ! Vo profitâ se pou dào menistrè la demeindze que faut bin que vo z'ein profitéyi la senanna !

Singulier duel.

Deux officiers anglais entrent dans un café et s'asseyent à une table, non loin d'un sec et long personnage, à l'air grave et rébarbatif, qui fume un cigare en regardant attentivement autour de lui.

A peine nos deux Anglais sont-ils installés devant une tasse de thé, que la conversation tombe sur un nain célèbre.

« Il doit arriver incessamment », fait observer l'un d'eux.

A ces mots, le grave étranger ouvre la bouche, et dit en mauvais anglais, avec le plus grand flegme :

« J'arrive, tu arrives, il arrive, nous arrivons, vous arrivez, ils arrivent. »

L'Anglais, stupéfait, s'approche vivement de l'étranger, en lui disant :

« Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ? »

— Je parle, répond l'étranger, tu parles, il parle, nous parlons, vous parlez, ils parlent.

— Laissez donc cet homme, dit l'autre Anglais à son ami, il est fou.

— Je suis fou, tu es fou, il est fou, nous sommes fous, vous êtes fous, ils sont fous.

— C'en est trop ! s'écrie l'Anglais hors de lui ; il ne sera pas dit que vous vous moquerez ainsi d'un militaire ! J'espère que vous maniez l'épée aussi bien que l'insulte...

— Je manie, tu manies, il manie, nous manions, vous maniez, ils manient...

— Sortez, monsieur !

— Je sors, tu sors, il sort, nous sortons, vous sortez, ils sortent », dit l'étranger avec le même flegme imperturbable et en se levant.

En sortant du café, nos hommes se trouvent dans une impasse faiblement éclairée. L'officier insulté dégaine, tandis que son ami tend son épée à l'étranger.

Les fers se croisent.

« Parez celle-là, crie l'Anglais, que le sang-froid de son adversaire exaspère de plus en plus.

— Je pare, répond l'étranger, tu pares, il pare, nous parons, vous parez, ils parent.

— Si je pouvais vous clouer la langue au palais ! hurle l'Anglais.

— Je cloue, tu cloues, il cloue, nous clouons, vous clouez, ils clouent. »

Et, en disant ces mots, il lie l'arme de son adversaire, et la lance contre le mur. Puis il sort un cigare et l'allume tranquillement.

L'Anglais, désarmé, reste bouche bée, comme frappé de la foudre. Son ami s'approche :

« Je vois que vous êtes un gentleman, dit-il à l'étranger, et...

— Je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont...

— Mais, enfin vous expliquerez-vous?..

— J'explique, tu expliques... »

Puis il ajoute en allemand :

« Comprenez-vous la langue de Goethe? »

— Oui.

— Eh bien, messieurs, je vous apprendrai que j'étudie l'anglais, et que mon professeur m'a conseillé, comme exercice très utile, de conjuguer les verbes. J'ai pris alors la résolution de ne jamais entendre un verbe anglais sans le conjuguer.

— Et c'est pour cela que ?...

— Oui, pour cela... »

Nos trois hommes partent d'un grand éclat de rire, et s'en vont dîner dans Regent street.

Un compatriote nous écrit de New-York :

« Venant de lire dans le *Conteur* l'heureuse idée de distribuer des fleurs dans les hôpitaux de notre pays, marque d'attention poétique et souriante pour les malades, vous apprendrez sans doute avec plaisir, qu'ici, cet usage existe depuis longtemps déjà, et que des employés féminins sont choisis avec soin pour porter et distribuer officiellement des fleurs aux malades, deux fois par semaine, en tenant compte de leurs goûts, du genre de maladie, de leur état moral, etc. »

C'est une autre paire de manches. — Voici l'origine de cette locution. Sous Charles VI, les personnes de distinction gardèrent les manches étroites de la robe, mais elles adaptèrent à la cotte-hardie, espèce de tunique serrée par la taille, une autre paire de manches dites à la *bombarde*, se découpant en dents de loup ou en feuilles de chêne. Fendues pour laisser passer tout l'avant-bras, les bombardes flottaient à vide jusqu'à terre. Ces secondes manches coûtant beaucoup plus cher que les premières donnèrent naissance au proverbe : *C'est une autre paire de manches.*

UNE RANCUNE VIVACE

II

La nouvelle de l'héritage de la famille Dorian se répandit comme une trainée de poudre parmi leurs connaissances, chacun s'empressa d'offrir les services que la veille il aurait refusés.

Aux funérailles de l'avare, tous arrivèrent à l'envi, prodiguant les plus vifs témoignages d'affection, surtout les Trellat, mais